

Dynastie

n° 30 – 2 septembre 2020 – 3 €

La Varende, manant normand du roi

ÉCRIVAINS ROYALISTES

par Jérôme Besnard

AUTEUR POPULAIRE de son vivant, Jean de La Varende est devenu malgré une œuvre prolifique, un écrivain confidentiel, certes ré-édité mais dont on subodore trop souvent à tort que la production littéraire aurait vieilli. Romancier de talent et bon historien amateur, il demeure pourtant un remarquable conteur à l'imaginaire empli d'interminables chasses à courre, de récit de marine à voile, d'épopées chouannes et de vies de saints. Attaché à son terroir normand, enraciné dans son beau château de briques et d'ardoises des environs du Chamblac, situé au cœur du pays d'Ouche, cet aristocrate au grand cœur ne cessa de porter l'étendard du roi dans son œuvre littéraire. C'était homme de fidélités, héritier d'un monde presque disparu où l'honneur primait sur l'argent et la solidarité sur l'individualisme. Comme il aimait à le rappeler, « le plus difficile n'est pas de faire son devoir, c'est de savoir où il se place ».

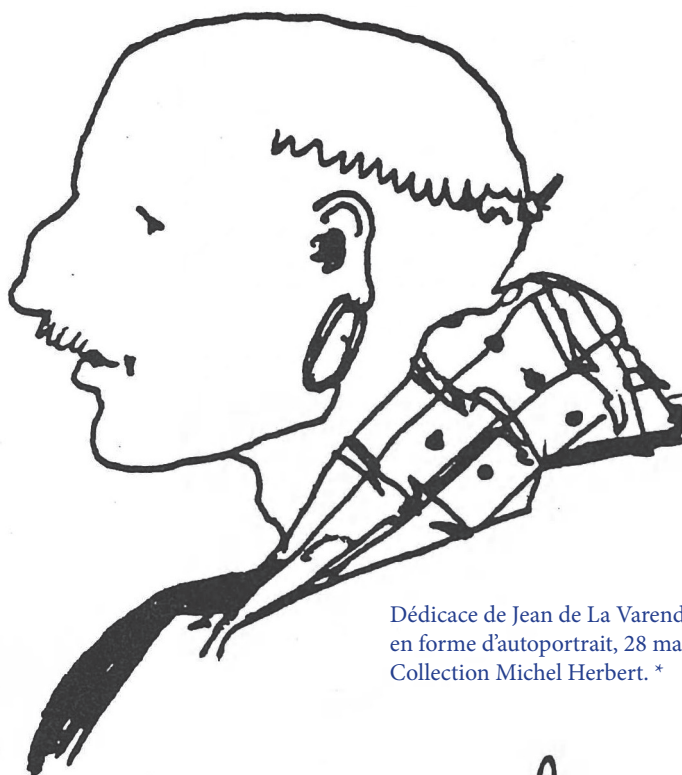
Il faut s'être rendu à la nuit tombée un 21 janvier, jour anniversaire de la mort du roi Louis XVI, dans une église du Lieuvin pour entendre la messe commémorative avant de dîner avec les derniers monarchistes des environs pour comprendre un peu de la ferveur qui entourait les réunions où Jean de La Varende prenait la parole pour faire revivre les exploits de Louis de Frotté, ce chouan protestant qui bataillait pour le roi dans l'épaisse forêt normande et qui repose en l'église de Verneuil-sur-Avre. C'est à l'écoute de veillées séculaires, éclairées par la chaleur de l'âtre et réchauffé par les verres de calvados, que naquit le recueil de nouvelles que La Varende intitula sobrement *Les Manants du Roi*, échos parus en 1938 d'un siècle

et demi d'incroyable fidélité populaire et aristocratique à l'idée royale. Ces nouvelles constituent un véritable récit balzacien.

Né le 24 mai 1887 dans le château familial de Bonneville, situé au Chamblac dans le département de l'Eure, Jean Mallard de La Varende est élevé à Rennes chez son grand-père maternel l'amiral Fleuriot de Langle, suite au décès prématuré de son père. De santé fragile, il ne peut embrasser la carrière maritime dont

il rêvait et intègre les Beaux-Arts de Paris. Il se passionne pour la peinture et la réalisation de nombreuses maquettes navales que l'on peut encore admirer aujourd'hui.

Après la Première Guerre mondiale, il s'installe définitivement dans la propriété où il a vu le jour et se consacre à l'écriture. Le succès viendra en 1934 avec *Pays d'Ouche*, un recueil de nouvelles préfacé par le duc de Broglie. En 1936, il récidive avec *Nez-de-Cuir, gentilhomme d'amour* qui failli obtenir le prix Goncourt. Sans



Dédicace de Jean de La Varende
en forme d'autoportrait, 28 mai 1957.
Collection Michel Herbert. *

La Varende
28-5-57

D.R.

jamais obtenir ce dernier, il succède en 1942 au polémiste Léon Daudet au sein de l'académie Goncourt mais il en démissionne dès 1944 pour protester contre l'épuration littéraire qui frappe certains de ses confrères. Jusqu'à sa mort à Paris le 8 juin 1959, son succès littéraire ne se démentira pas. Sur un plan journalistique, ce compagnon de route de l'Action française de Charles Maurras, y compris après la condamnation pontificale de 1926, apportera notamment sa contribution à l'hebdomadaire de Pierre Boutang, *La Nation française*, lancé en 1955.

À défaut de les avoir lus, le public traditionaliste et royaliste connaît encore les titres de ses principaux romans : *Le Centaure de Dieu*, *Man d'Arc*, *L'Homme aux gants de toiles*, *Monsieur le Duc*... Ces livres s'inscrivent dans les combats de la légitimité : ainsi *Man d'Arc* retrace un épisode vendéen de l'épopée de la duchesse de Berry, mère du comte de Chambord, en 1832 et *Le Non de Monsieur Rudel* revient sur la douloureuse séparation de l'Église et de l'État à travers l'affaire des Inventaires et la résistance symbolique d'un ancien zouave pontifical.

Sur un plan historique, Jean de La Varende se lance dans une longue série de biographies : Anne d'Autriche, Charlotte Corday, le maréchal de Tourville, Guillaume le Conquérant, le bailli de Suffren, Cadoudal, le duc de Saint-Simon, le corsaire dunkerquois Jean Bart... Il y ajoute des vies de saints du XIX^e siècle comme Don Bosco ou Jean-Marie Vianney. De même, il s'attache au patrimoine normand, dissertant sur les beautés recélées par le Mont-Saint-Michel, l'abbaye du Bec-Hellouin ou le haras du Pin. Enfin, la marine, ses navires et ses marins mobilisent également sa plume.

Tout en ayant fort logiquement reporté sa fidélité personnelle sur la famille d'Orléans, il hisse au fil des pages de son œuvre le drapeau blanc de la légitimité et se fait le chantre d'un terroir riant et attachant parsemé de pommiers, de fermes à colombages, de collégiales et d'abbatiales.

Dans la lignée de Jules Barbey d'Aurevilly, autre romancier royaliste, Jean de La Varende s'attache à faire revivre ou à décrire une Normandie familière mais toujours pleine de surprises, d'enchantements, de tournures fleuries et de figures singulières. La langue typée de La Varende a parfois dérouté certains critiques. Elle colle pourtant parfaitement

au type de récit qu'il affectionnait. Ici, les figures sont franches, le langage est dru, les mœurs simples et rudes. Mais ce miroir de la Normandie d'antan est chez lui le moyen de nous brosser des portraits aux caractères universels, dont le premier d'entre eux demeure, on l'a dit, le sens aigu de la fidélité.

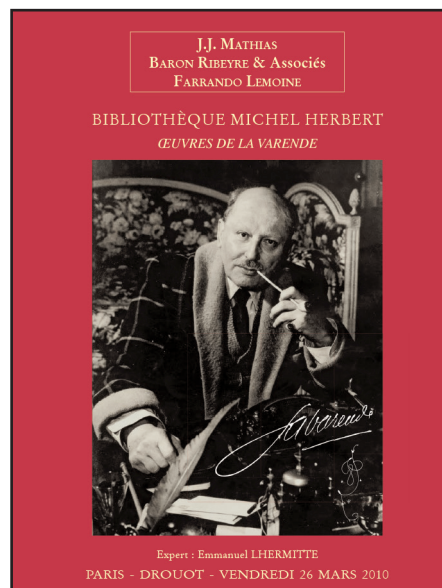
On se félicitera que des collègues portent aujourd'hui le nom de Jean de La Varende à Mont-Saint-Aignan (Seine-Maritime) et Creully-sur-Seulles (Calvados) et que des rues honorent sa mémoire à Rouen, Rennes, Caen et bien d'autres villes de l'Ouest. À l'heure où certains sociologues somment nos dirigeants de ne pas délaisser la France périphérique, il devient urgent de redécouvrir un auteur assumant de mettre le château et l'église au centre du village. Les chemins creux sont toujours prêts à voir cheminer de nouveaux manants du roi. ■

À lire : Anne Brassié, *La Varende. Pour Dieu et le roi*, préface de Michel Mohrt. Perrin, 1993.

L'association Présence de La Varende a un site Internet et est présente sur Facebook.

Les éditions Via Romana rééditent régulièrement des œuvres de La Varende avec de belles illustrations.

La librairie 49, rue Gay-Lussac 75005 Paris vend des La Varende d'occasion.



* Michel Herbert, fut un libraire royaliste parisien (place Dauphine, à l'enseigne *Les marches du Palais* (1955 ?-1957), puis *librairie Malherbe* 11, rue de Vaugirard (1957-1967), puis 243, bd Raspail (1967-1987), avant de se retirer au 5, rue Alexandre, Bernay (dont son grand-père avait été maire), né en 1925, décédé en 2009, ami personnel de La Varende et de Jacques Perret, et dont la bibliothèque a été dispersée en 2010 à l'hôtel Drouot. Le catalogue de cette vente est toujours consultable sur Internet.

3 SEPTEMBRE MORT DE GÉRARD TENQUE



1120. À la fin du XI^e siècle, des événements graves ébranlent le fragile équilibre qui permettait aux chrétiens d'Occident de visiter les Lieux-Saints. En 1095, à Clermont-Ferrand, Urbain II prêche la croisade. Quatre années plus tard, Godefroy de Bouillon et ses compagnons s'emparent de Jérusalem. Près du Saint-Sépulcre, à l'emplacement actuel de l'église luthérienne allemande du Sauveur, les croisés découvrent un hospice placé sous le patronage de saint Jean, où des « moines noirs » soignent pèlerins et autochtones. C'est vers 1080 qu'un certain frère Gérard Tenque, sans doute originaire de Martigues en Provence, a développé cette communauté hospitalière, grâce au soutien de marchands italiens d'Amalfi. Parmi les chevaliers chrétiens, le bienheureux Gérard recrute de nouvelles bonnes volontés. Voilà « un bel et bon ouvrage, [...] une véritable maison de Dieu ». Dans la bulle qu'il adresse le 15 février 1113 à son « vénérable fils Gérard », le pape Pascal II accorde statut et privilèges à l'ordre de l'Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem, qu'il place sous la tutelle directe du Saint-Siège. Aux vœux de célibat, de pauvreté et d'obéissance, les frères ajoutent le souci constant de « leurs seigneurs les malades ».

À la mort de frère Gérard, survenue le 3 septembre 1113, Raymond du Puy devient le premier maître de l'ordre. Afin d'assurer la sécurité des hospices et lazarets, qui se multiplient, il fonde une milice. À l'assistance, les hospitaliers ajouteront désormais la défense des malades et des pèlerins, dans les territoires soustraits aux musulmans. En

1130, Innocent II leur accorde l'étendard rouge à croix blanche, qui deviendra, à la fin du XV^e siècle, la fameuse « croix de Malte ». L'ordre défend des forteresses comme le Krak de Syrie, ou le château de Margat.

Malgré cela, Saladin reprend Jérusalem en 1187. Un siècle plus tard, Saint-Jean d'Acre, la dernière possession latine au Levant, fortifiée par les hospitaliers, tombe à son tour. Les chevaliers se replient sur Chypre, puis, en 1309, leur grand maître Foulques de Villaret enlève l'île de Rhodes à l'Empire byzantin. Sans abandonner sa mission humanitaire, l'ordre équipe des navires pour escorter les convois chrétiens et fait la chasse aux pirates qui écument la mer Égée. En Europe, la renommée des chevaliers de Saint-Jean leur vaut de nombreuses donations. Dès l'aube du XIV^e siècle, l'ordre possède plus de six cents commanderies réparties en sept – puis huit régions ou « langues » : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Angleterre, Allemagne et Castille. Il s'enrichit davantage en héritant des dépouilles des Templiers.

Maîtres de Constantinople depuis 1453, les Ottomans veulent s'emparer de Rhodes. En 1522, Soliman-le-Magnifique arrive, à la tête de trois cents vaisseaux et deux cent mille hommes, en vue de Rhodes. Le 1^{er} janvier 1523, après cinq mois de combats sanglants le grand maître Philippe de Villiers de L'Isle-Adam doit déposer les armes. En hommage à sa bravoure, le sultan l'autorise à s'embarquer, avec ses chevaliers rescapés, en emportant trésor, archives et reliques.

L'ordre connaît alors plusieurs années d'errance. Tout en conservant ses droits souverains, il s'installe à Civitavecchia, puis à Viterbe et à Nice. En 1530, Charles Quint lui accorde en fiefs les îles de Malte, Gozo et Comino, ainsi que Tripoli, sur la côte libyenne. Alger vient d'être conquise par le corsaire Barberousse, et les hospitaliers se retrouvent aux avant-postes de la chrétienté. Mais l'ordre subit en Europe du Nord les contrecoups de la Réforme protestante. De nombreuses commanderies y sont sécularisées, les grands prieurés de Suède et de Danemark supprimés, et la « langue » d'Angleterre mise en sommeil par Henri VIII. En Allemagne, le grand bailliage de Brandebourg, converti au luthéranisme, connaîtra une évolution indépendante. Il a aujourd'hui pour maître et grand-bailli le prince Oscar de Prusse.

Dans le même temps, les Turcs tentent de pousser leur avantage en Méditerranée. En dépit de la disproportion des forces, le

grand maître Jean Parisot de La Valette sort victorieux du « grand siège » de 1565. Le prestige de l'ordre s'accroît encore lorsque, six ans plus tard, lors de la bataille navale de Lépante, ses galères apparaissent comme le véritable rempart de l'Occident face à l'expansion turque.

Cependant, l'ordre ne perdra jamais de vue sa vocation initiale : le secours aux malades. À Malte, dont la nouvelle capitale, construite sur les plans du grand maître, a pris son nom de La Valette, la « sacrée infirmerie » est à la pointe de la modernité. On y opère de la cataracte et on y pratique les premières anesthésies, au moyen d'éponges imbibées d'opium. À la fin du XVIII^e siècle, les bases financières de l'ordre souverain de Malte se trouvent à l'étranger et particulièrement en France. En 1789, il possède dans ce pays plus de mille domaines. Un aussi riche patrimoine ne saurait échapper à la vigilance des révolutionnaires qui l'incorporent dans les « biens nationaux ».

Le 10 juin 1798, Bonaparte, en route vers l'Égypte, met fin en quelques jours à deux siècles et demi de présence des hospitaliers à Malte. L'ordre, dont la règle interdit de combattre d'autres chrétiens, n'oppose qu'une résistance symbolique. Le grand maître, Ferdinand de Hompesch, transmet la souveraineté de l'île à la France, avant de trouver refuge à Trieste. Quelques mois plus tard, le tsar Paul I^{er} se proclame protecteur, puis grand maître de l'ordre, sans bien entendu en référer au Saint-Siège. En 1803, refermant cette curieuse parenthèse, le pape Pie VII, à titre exceptionnel, nommera le soixante-treizième grand maître en la personne du bailli Giovanni Battista Tommasi.

Pendant ce temps, l'île de Malte est passée aux mains des Anglais. L'ordre reste donc souverain... mais sans aucun territoire. Dès lors, les hospitaliers se consacrent seulement à l'assistance. Grâce à l'appui de l'empereur d'Autriche, l'ordre recouvre, au XIX^e siècle, certaines de ses propriétés en Italie. Après avoir siégé à Messine, Catane et Ferrare, son gouvernement s'établit au palais de Malte, à Rome, via Condotti. Avec la villa Magistrale, située sur l'Aventin, celui-ci est revêtu d'un privilège d'exterritorialité, qui en fait pour certains, aujourd'hui encore, le plus petit État du monde.

Sujet de droit public international, l'ordre souverain militaire hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte bat pavillon, délivre des passeports, accorde des décorations, entretient des relations diplomatiques avec une centaine de

nations et dispose d'un siège de représentant permanent à l'ONU. Doyen des organismes caritatifs mondiaux, il rassemble, au sein de quarante-six associations nationales, près de douze mille membres – religieux mais surtout laïcs – et plusieurs dizaines de milliers de bénévoles.

4 SEPTEMBRE La III^e RÉPUBLIQUE

1870. Peu de souverains ont eu une existence aussi aventureuse que Charles Louis Napoléon Bonaparte. Né dans la nuit du 20 au 21 avril 1808, à Paris, il est le troisième enfant de Louis, roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine. Mariage mal assorti, soupçons d'infir-



délité... le couple se défait très vite. Pendant les Cent-Jours, Napoléon I^{er} prophétise, au sujet de son neveu : « Il sera peut-être l'espoir de ma race. » Louis-Napoléon a alors sept ans.

Tandis que son frère aîné Napoléon-Louis vit avec leur père, le futur Napoléon III est élevé par la reine Hortense, en Suisse, à Arenenberg. Il y reçoit une solide instruction, confiée aux soins d'un précepteur républicain et franc-maçon, Philippe Le Bas. En 1831, l'Italie s'enflamme. Les deux fils de Louis Bonaparte s'enrôlent parmi les

insurgés. L'ainé perdra la vie dans l'aventure. Peu après, la mort du duc de Reichstadt rapproche Louis-Napoléon de l'héritage impérial. Il agira dès lors en prétendant, plein de fougue mais multipliant les erreurs. La tentative de soulèvement militaire de Strasbourg, puis le débarquement manqué de Boulogne, s'achèvent l'un et l'autre en bouffonneries. Emprisonné au fort de Ham, dans la Somme, Louis-Napoléon y rédigera son *Extinction du paupérisme*. Désormais, le prince passe pour socialiste.

Évadé en 1846 sous le déguisement du maçon « Badinguet » – un surnom qui lui restera –, le futur empereur est à Paris deux années plus tard, au lendemain de la proclamation de la II^e République. Élu par plusieurs départements à l'Assemblée nationale, il se pose en candidat de l'Ordre aux présidentielles de décembre 1848. Selon la constitution, au terme de son mandat de quatre ans, le « prince-président » ne peut solliciter un second mandat. Dès lors, le coup d'État devient la seule issue possible.

L'Empire restauré le 2 décembre 1852, Napoléon III épouse le mois suivant une belle aristocrate espagnole, Eugénie de Guzman de Montijo. Une cour se met en place. Le Second Empire est souvent réduit, par les historiens, à cette « Fête impériale ». Pourtant, celui que Victor Hugo fustige comme « Napoléon le Petit » s'avère un homme d'État attaché autant au progrès social qu'à la prospérité économique. En politique étrangère, malgré l'échec de l'expédition au Mexique, il dote la France d'un véritable dessein mondial et jette les bases de la colonisation. À l'intérieur, Napoléon favorise l'explosion industrielle. À partir de 1860, et surtout en 1869 sous l'impulsion d'Émile Ollivier, le second Empire se libéralise et évolue vers une démocratie parlementaire. L'année suivante, le désastre face à la Prusse détruit l'œuvre de toute une vie. Le 4 septembre 1870, la République est proclamée sous la menace de l'invasion. Napoléon III n'est plus qu'un traître et un réprouvé...

5 SEPTEMBRE

ARRESTATION DE NICOLAS FOUQUET

1661. Nantes, le 5 septembre 1661, six heures du matin. Le conseil royal vient de s'achever ! Sur les marches de l'ancien château des ducs de Bretagne, Fouquet est entouré de solliciteurs. Il s'engouffre dans son carrosse et file vers l'hôtel de Rougé où il loge. Mais un lieutenant des mousquetaires

gris – qui n'est autre que le fameux d'Artagnan –, flanqué d'une quinzaine d'hommes, prend la voiture en chasse. Chapeau bas, le futur héros d'Alexandre Dumas présente au ministre son ordre d'arrestation. En ce jour, le monarque de dix-huit ans commence vraiment son règne absolu.

Nicolas Fouquet est né en 1615, dans une famille de la noblesse de « robe », c'est-à-dire de cette aristocratie judiciaire qu'on opposait alors à la noblesse « d'épée », celle des champs de bataille. Ses ancêtres, marchands drapiers d'Anjou au XV^e siècle, ont choisi la devise latine *Usque non ascendit* ? – « Jusqu'où ne montera-t-il pas ? » Il est vrai que leur blason représente un écureuil – un « fouquet » en ancien français –, ce qui jus-



Fouquet par Charles Le Brun (Château de Vaux)

tifie l'orgueilleuse sentence. Leurs héritiers ne la feront pas mentir. Le père de Nicolas, membre du parlement de Rennes, épousera une demoiselle de Maupeou, issue d'une fort ancienne famille.

Avocat à dix-sept ans, maître des requêtes à vingt et un ans, Fouquet se fait remarquer par Mazarin qui favorise sa carrière. Et lorsque la Fronde menace de renverser l'Italien, il continue à le servir. Aussi le cardinal victorieux ne lui ménage pas ses faveurs. Nicolas Fouquet reçoit la charge de procureur général près le parlement de Pa-

ris, puis de surintendant général – l'équivalent de ministre des Finances. Fouquet s'initie aux secrets de la *combinazione*. Car s'il sert le roi et la France avec talent, le prémat ministre ne perd jamais de vue son intérêt personnel. Comme son maître, le surintendant collectionne œuvres d'art et bijoux. Il s'entoure d'une cour de musiciens et de poètes où La Fontaine et Molière occupent des places de choix. Par ses libéralités, Fouquet se tisse un réseau d'obligés. Quant aux femmes, elles offrent à ce séducteur mille douces raisons de se montrer prodigue.

Mazarin, proche de mourir, s'inquiète de l'appétit de sa créature. Il nomme un certain Jean-Baptiste Colbert au poste de contrôleur des finances. Fils de commerçant, bourgeois terne, le nouveau venu figure l'antithèse du brillant Fouquet. Nous sommes en 1659, et le rapport que Colbert dresse de l'action du surintendant est accablant. Celui-ci aura pourtant deux années de répit.

Le 17 août 1661, il invite Louis XIV à une fête de nuit, pour inaugurer son château de Vaux-Le Vicomte, près de Melun. L'architecte Le Vau, le peintre Le Brun, le jardinier Le Nôtre ont concouru à créer ce qui restera comme l'esquisse de Versailles, le premier joyau du grand siècle. À l'attention de ses six mille invités, le fastueux surintendant a mobilisé une armée de deux mille laquais et cuisiniers, sous la direction du célèbre Vatel.

Fouquet semble plus riche que le roi ! Vexé, ce dernier ne tardera pas à le faire accuser de « crimes d'État et de lèse-majesté, de péculat et de malversations », le surintendant est déféré devant une « chambre ardente », présidée par Guillaume de Lamoignon. Fouquet conteste ses juges, se retranche derrière la mémoire de Mazarin dont il menace de dénoncer les prévarications. Au terme de quatre ans de procès, les charges de crimes d'État et de lèse-majesté sont abandonnées. Fouquet est condamné au bannissement à vie. Louis XIV aggrave la peine en détention à perpétuité. Pouvait-il laisser partir à l'étranger le détenteur de tant de secrets d'État ? Colbert, pour sa part, triomphe. Et avec lui l'austérité financière qui va rendre possibles toutes les magnificences de Versailles.

Dynastie

édité par SPFC-ACIP SA Siret Nanterre 41838214900015
60, rue de Fontenay 92350 Le Plessis Robinson
ISSN 2679-4926 - imprimé par nos soins

Directeur de la publication : F. Aimard
Rédacteur en chef : Ph. Delorme

Prix de l'abonnement pour un an : 40 €

Au sommaire : pp. 1-2 : La Varenne, manant normand du roi -
pp. 2-3-4 : Éphéméride.

Abonnement à Dynastie

40 euros par virement à SPFC-ACIP
IBAN : FR76 1336 9000 0660 5282 0104 285
BIC : BMMMF2A

sans oublier de transmettre votre adresse
postale et votre courriel à
frederic.aimard@gmail.com

Un exemplaire papier reprenant tous les numéros de
l'année 2020 sera disponible début 2021.